

2° une nouvelle modification. Enfin de vérifier si les nouvelles directions indiquées ne sont que des idées devant s'éteindre avec leur auteur, ou si

3° ces idées nouvelles doivent à leur tour servir à faire se développer toute une vie artistique nouvelle.

* * *

Vous raconter l'enfance de Beethoven, vous dire ce qu'il a fait, ce qu'il n'a pas fait, n'est point ce que vous désirez entendre. Qu'il nous suffise de savoir que Beethoven est un génie qui a exprimé ses idées au moyen de la musique et que le principal domaine par lui exploité est le domaine instrumental.

Du nombre considérable de ses œuvres, mentionnons spécialement :

Neuf symphonies ;
Six concertos pour piano et orchestre ;
Dix-sept quatuors pour instruments à cordes ;
Quantité de trios, duos et sonates ;
Un septuor ;
Un opera : *Fidelio* ;
Des ouvertures : *Coriolan*, *Egmont*, *Léonore*, *Ruines d'Athènes* ;
Une messe pour chœur et orchestre.

Le catalogue complet est considérable ; j'y renvoie l'auditeur désireux de le connaître en entier.

S'il n'est pas nécessaire, pour ce soir, de faire l'historique détaillé de la vie de celui qui nous occupe, il est cependant certains faits essentiels sur lesquels il est bon d'appuyer.

Beethoven était pauvre ; mais ce n'est là rien de nouveau chez les artistes. Beethoven eut une vie malheureuse. Vie malheureuse occasionnée par la vie familiale ; vie malheureuse parce que Beethoven, ami des hommes, était un être d'une violence extrême ; vie rendue encore plus malheureuse par une surdité précoce, paralysant en lui un sens si utile au musicien ; — je dis utile et non nécessaire, puisque Beethoven sourd composait toujours.

Cependant, en face de toutes ces misères physiques, nous trouvons en lui une vie morale heureuse, constamment dévouée à la recherche du Beau ; vie heureuse parce qu'elle a toujours démontré que l'énergie humaine, secondée par l'énergie divine, pouvait faire face à toutes les difficultés matérielles ; vie heureuse et utile, nous enseignant que le malheur et la douleur n'existent que pour nous procurer la joie : Beethoven, grâce à sa force morale, l'a compris et nous l'a prouvé.

A Bonn comme à Vienne, Beethoven reste une nature exceptionnelle en évolution ; nous pouvons reconnaître dans ses premières compositions l'essence du génie qui atteindra son apogée avec les derniers quatuors.

J'ai dit que nous pouvons apprécier l'essence du génie de Beethoven dans quelques-unes de ses premières œuvres. Il faut sur ce point s'entendre sur le mot "Génie" et donner à celui-ci un domaine plus restreint. Nombreux sont les génies, mais sont-ils de véritables génies ?

Le génie a-t-il besoin des autres ?

Un génie a-t-il besoin de talent ?

C'est au génie qu'il appartient d'étudier, de s'instruire, de connaître et d'approfondir les secrets de son art ; et c'est au prix d'une application sévère, assidue et pénible que s'acquiert le talent. On l'a souvent dit : "Le génie sans talent est peu de chose et souvent rien du tout !" Et Voltaire proclame que le "génie court les rues". Un talent supérieur est fort rare. Je crois que la vérité nous mène à dire que Beethoven fut un génie de talent exceptionnel. Pour bien apprécier Beethoven, n'oublions pas que : le talent, même sans génie, surtout s'il est guidé par le goût, peut toujours être utile ; le génie sans talent se réduit à peu de chose, mais secondé par lui c'est tout.

Je me permets toutes ces digressions par le désir que j'ai de faire ressortir davantage la valeur intellectuelle de celui qui fait l'objet de cette conférence, et faire bien comprendre que si Beethoven est si célèbre, c'est un peu le résultat de son génie, mais c'est surtout la conséquence de l'association heureuse de son talent et de son génie. Autrement l'on pourrait appliquer à notre héros ce que Fayolle disait du génie sans talent :

"Telle à jamais cachée au sein des flots amers,
La perle n'enrichit que l'abîme des mers ;
Ou telle prodiguant son haleine perdue,
La rose du désert fleurit sans être vue."

Cette façon de juger nous amènera à tirer quelques réflexions du classicisme en général et du classicisme de Beethoven en particulier. Nous ne faisons que répéter des théories fort anciennes, puisque Horace lui-même se demande à quoi sert le génie sans la connaissance de l'art. Il a parfaitement raison, car le génie dénué de ce secours, ne peut rendre ni réaliser ses conceptions ; et si le génie croit pouvoir en passer ou planer au-dessus (comme cela arrive souvent) il s'en

tire d'une manière fausse et maladroite. Et comment donc peut-on acquérir la connaissance de l'art sans le talent ?

Ce préambule a pour objet de vous indiquer à quelle force géniale nous avons affaire. Aussi en examinant les circonstances qui entourent l'éclosion de ce génie, nous constatons que tout favorise le développement de son effort intellectuel. Les difficultés et les contradictions de la vie ne seront que des occasions dont il saura se servir avec avantage. Beethoven ne dit-il pas : "Je veux prouver que quiconque agit bien et noblement, peut par cela même supporter le malheur."

* * *

Né le 16 décembre 1770 à Bonn, il y vivra jusqu'à novembre 1792, date de son départ pour Vienne. Par son père et son grand-père surtout, Beethoven appartient à une lignée de musiciens. Aussi se voit-il contraint, très jeune, à un travail ardu : son père veut en faire un prodige et exploiter ses aptitudes musicales. Rien de surprenant s'il fallait recourir à la violence pour l'obliger à étudier son clavecin ou son violon pendant des heures et des heures ; il avait alors quatre ans !

Le désir de se servir du talent du jeune Beethoven pousse le père à gâcher un peu la jeunesse de son fils. A onze ans il fait partie de l'orchestre au théâtre ; à treize ans il est organiste. A peine âgé de dix-sept ans, ayant perdu sa mère, il doit d'abord obtenir la mise en retraite de son père, incapable de diriger la maison. De plus, il assume la lourde charge de pourvoir à l'éducation de ses deux frères. Aussi voyons-nous la tristesse imprimer ses premières empreintes en cette âme robuste. Beethoven goûta en retour le bonheur que procure l'amitié : c'est au sein de la famille Breuning qu'il goûte cette paisible consolation. Aussi restera-t-il attaché, jusqu'au dernier jour, à Éléonore de Breuning.

Si, au cours de la vie de Beethoven, la société lui fut injuste, pour ne pas dire ingrate, la nature lui fut une amie et une inspiratrice. Nul homme n'a mieux aimé la nature champêtre ; au milieu du tumulte de Vienne il garda au cœur le souvenir de la vallée du Rhin. Aussi l'amour de la nature tient-il une place importante dans l'inspiration de ses œuvres. Et c'est ici qu'il convient de faire remarquer que Beethoven aimait tout ce qui touche au terroir : à ce titre, il est l'un des illustres patrons de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

En novembre 1792, Beethoven vient s'établir à Vienne, centre recherché par tous les musiciens de l'époque. Si la vie musicale de Vienne doit donner un nouvel essor au génie beethovenien, disons cependant que la vie de notre jeune compositeur était déjà tracée. "Avant son départ de Bonn, à 22 ans, son orientation était fixée : la musique pure, la musique instrumentale presque exclusivement l'absorbera, le passionnera ; la musique, où la pensée, la fantaisie, le rêve se communiquent directement à l'auditeur, comme une confession intime, sans autre intermédiaire que l'instrument qui vibre, docile à son inspiration, confidant de ses joies, de ses douleurs, de ses passions, de ses désirs muets, qu'aucun idiome humain ne saurait traduire sans leur ôter de leur grandeur et de leur force." (J.-G. Prud'homme).

Ce n'était pas la première fois que Beethoven venait à Vienne ; il s'y était rendu en 1787 et y avait été reçu par Mozart. Naturellement cette entrevue a suscité mille récits plus ou moins légendaires, nous dit Chantavoine. "Selon l'usage, Beethoven joua d'abord un morceau de bravoure devant Mozart qui, blasé de bonne heure sur ce genre de prouesses, n'en parut pas autrement émerveillé ; piqué au jeu par cette froideur, Beethoven lui demanda un thème à variations : Mozart lui en donna un, et l'improvisation de Beethoven le frappa : "Attention à ce jeune homme, dit-il, il fera un jour parler de lui dans le monde."

A son retour à Vienne, Beethoven devient l'élève de Haydn qui s'en occupe jusqu'en 1794. Quittant Vienne pour Londres, Haydn confie son élève à Albrechtsberger. Beethoven n'aime pas Haydn ; il est trop négligent ; de son côté Haydn trouve Beethoven trop audacieux. Hélas ! quelle ressemblance éternelle entre le rôle d'élève et celui de professeur, à n'importe quelle époque de l'histoire !

Beethoven partage son temps entre les études instrumentales et théoriques. Il tient à la virtuosité pianistique et en fait son "titre de gloire". Mais la composition l'accapare peu à peu. L'année 1796 est une année de voyages et de triomphes ; suivent les années 1797 à 1800 où Beethoven commence à souffrir de surdité. Il cache d'abord son mal, mais se voit forcé de l'avouer, et à Wegeler il écrit : "Je mène une vie misérable. Depuis deux ans j'évite toutes les sociétés, parce qu'il m'est impossible de causer avec les gens : je suis sourd. Si j'avais quelqu'autre métier, cela serait encore possible ; mais dans le mien c'est une situation terrible !... Au théâtre je dois me mettre tout près de l'orchestre pour comprendre l'acteur. Je n'entends pas les sons élevés des instruments et des voix si je me place un peu loin... et d'autre part quand on crie, cela m'est intolérable... Bien souvent j'ai maudit mon existence... Plutarque m'a conduit à la